

Louise Van Brabant

Entretien avec Caroline Lamarche

1. On ne peut que souligner la présence, parfois discrète mais toujours significative, de l'animal dans votre œuvre, et ce dès l'origine : le chien du *Jour du chien*, c'est l'animal qui cache le bestiaire, on y rencontre du bétail, une araignée, un chevreuil... Votre dernier livre, *Nous sommes à la lisière*, semble développer cette caractéristique, en ce qu'il est parfois difficile de déterminer à quelle espèce appartiennent les protagonistes. Cette sensibilité au vivant dans toute sa diversité et l'égalité de nature que vous semblez postuler sont-ils des concepts qui vous animent de longue date ?

Oui, depuis l'enfance. Un enfant élevé comme je l'ai été, en ville, sans chien ni chat, mais au contact de la nature dès que possible (dimanches, vacances), avec des parents qui vous emènent écouter le brame du cerf et pique-niquer en forêt le soir pour entendre le chant du coucou ou de l'engoulevent (aujourd'hui disparu), considère la forêt comme son milieu vital et les animaux, sauvages ou non, comme ses compagnons. Venue d'une famille de chasseurs (sauf mon père et mes frères) j'ai aussi constaté la férocité des traques, à l'époque les gens tiraient sur tout, sur les chats, aussi, les oiseaux, il y avait la tendresse dans les campagnes.... Donc à la fois l'émerveillement et l'épouvante. Dans la Bible, qui nous était familière, les multiples formes du vivant étaient présentes. Tout me semblait merveilleux, en particulier Jonas avalé puis recraché par la baleine (une baleine dans le ventre de laquelle on se repend de ses lâchetés et l'on devient un autre homme). L'Arche de Noé : aujourd'hui je vois, dans cette fable, l'humanité actuelle, qui, face à la montée des eaux (nous y sommes) se replie égoïstement dans une arche aux capacités limitées en veillant à y abriter de quoi se perpétuer tandis que le reste de la planète, bêtes et gens, disparaît à jamais. Et puis il y avait les lectures. On commençait par « Peter Rabbit » ou « Winnie The Pooh » que notre père nous achetait en français et en anglais. Dans « Le club des cinq », Claude, la fille garçon manqué comme moi, avait un chien parfait, courageux, qui faisait fuir les voleurs. Puis il y a eu « Michaël chien de cirque », les aventures des chevaux « Crin Blanc » ou « Flamme » (j'avais nommé mon vélo « Flamme », ma cousine avait pris « Crin Blanc », on cavalait toute la journée), et puis Jack London, James-Oliver Curwood, le Grand Nord, les loups, les ours, l'entraide, dans un milieu hostile, entre les hommes et les bêtes. Mon adolescence a été plongée dans Colette, Giono et Maurice Genevoix (« La dernière harde »), mes héros n'avaient pas de super-pouvoirs, ils se battaient pour défendre la forêt et les bêtes. Il n'y avait pas encore de refuges pour animaux sauvages, mais avec mes cousines on soignait des oiseaux blessés, des hérissons affaiblis, on apprivoisait les jeunes pies dénichées par nos cousins, le reste du temps on vivait au rythme de la chasse aux papillons, alors innombrables, et de la traite des vaches qui avaient chacune un prénom. Les soirs d'été, notre mère nous montrait la carte du ciel en nommant les constellations, on comptait les étoiles filantes et les chauves-souris, des chouettes hululaient. Je ne pouvais imaginer que le Ciel, autrement dit la vie éternelle, se refuse aux animaux et aux plantes. Mon agnosticisme d'adulte y trouve peut-être son origine. À moins que la croyance en un au-delà n'ait disparu avec la voie lactée qui, en Belgique, n'est plus visible en raison des éclairages autoroutiers. Sur la tombe d'Emmanuel Kant on peut lire « *Le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi* », deux choses liées qui, selon ses propres termes dans la *Critique de la raison pratique*, lui remplissaient le cœur d'une « *admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes.* » Aujourd'hui ni la morale ni Dieu ne sont plus dans le ciel. Les lumières artificielles déroutent les oiseaux migrateurs, épuisent les insectes, tuent la vie de la nuit. Un soir, à Bruxelles, dans la poix orangée qui nous sert désormais de nuit, j'ai vu, sur le trottoir, en plein centre-ville, une bécasse morte, avec son plumage brun roux et son long bec fin. Elle semblait endormie, à peine refroidie, elle avait été déroutée dans sa migration par l'excès de lumières, avait tourné en vain pour trouver son chemin, puis était tombée d'épuisement. Je l'ai prise et enterrée dans mon jardin. En France, certaines municipalités rurales éteignent l'éclairage public entre 23h et cinq heures du matin, pour préserver la vie de la nuit. En Belgique on remplace à grand frais les lampes d'autoroute par des leds et on prétend que c'est écologique.

2. Qu'implique la publication d'un recueil de nouvelles présentant des animaux pour personnages principaux, en plein dans cette époque où transparaît nettement la nécessité

de repenser la relation de l'humain à son environnement naturel ? Cela repose-t-il sur une remise en question personnelle ou, du moins, sur une participation au questionnement ambiant, qui semble toutefois vous habiter depuis *Le jour du chien* ? Déjà, vous abordiez frontalement des sujets tels que l'exploitation animale et la place de l'animal dans la religion, au travers d'un camionneur végétarien et d'un prêtre qui, tous deux, remettent en cause ces bastions de notre modernité – l'un en comparant la maltraitance « des chiens, chevaux, vaches et poulets » à l'esclavagisme et suggérant des visites guidées des abattoirs, l'autre en postulant l'existence d'une âme chez les animaux, s'élevant ainsi « contre les enseignements de l'Église ».

Le titre « Le jour du chien » le dit : dans la vie de chacun de mes personnages il y a un « jour du chien », un jour de désespoir et de courage, de solidarité et d'impuissance. Le chien est une métaphore. A l'époque, même si je l'ai vraiment aperçu sur l'autoroute, il est resté une figure symbolique qui traverse brièvement un moment de la vie de mes personnages. Dans « La nuit l'après-midi », il y a une chatte et des chatons, leur place est, métaphoriquement, centrale : cette femme ne peut avoir d'enfant avec son amant, marié par ailleurs. Dans « L'ours », j'ai mis notre border-collie et... un ours. Dans « Nous sommes à la lisière » le lien avec l'animal est parfois fugitif mais très personnel. Ce recueil a été publié à un moment propice, où l'intelligence animale est mise en avant, et où l'extinction des espèces fait la une des médias, mais ce n'était pas calculé. L'ensemble était simplement arrivé à maturité après des années où je cachais, pour ainsi dire, mes nouvelles, les éditeurs français ne voulant que du roman. Ecrites, donc, il y a vingt-cinq, quinze ou dix ans (la plus récente, « Frou-Frou », a cinq ans), elles parlaient déjà des bêtes et des humains. Ce livre n'a rien d'un manifeste, on n'y trouve pas d'espèces vraiment menacées, les animaux dont je parle sont semi-sauvages, ils vivent « à la lisière » du monde des humains, ils croisent nos territoires discrètement. Evidemment ma préoccupation face à l'extinction du vivant est présente, par brèves allusions, dans l'esprit de mes protagonistes – ils n'échappent pas à leur époque - mais pour moi cela ne date pas d'hier : cela fait des décennies que je constate le saccage des milieux naturels indispensables à la survie des espèces. Je n'en fais pourtant pas un motif dominant, c'est un motif « traversant », une basse continue, un peu comme cet homme dont je parle qui souffre d'acouphènes : on s'y fait mais c'est une gêne omniprésente et peut-être même une douleur, une nostalgie, plus jamais cet homme n'entendra le silence. Il y a dans « Nous sommes à la lisière » beaucoup de mon expérience personnelle. J'ai moi-même travaillé dans un centre de revalidation pour oiseaux sauvages. J'ai rencontré le garde forestier que je mets en scène dans une autre nouvelle. J'ai suivi la vie de deux jeunes filles sans abri et pris soin de leur chat quand elles se sont séparées. J'ai inventé le cheval Mensonge pour exorciser une histoire de maltraitance animale dont j'avais été témoin. Etc. Et puisque les éditeurs veulent des recueils avec « un fil rouge », le fil rouge est la présence animale parce qu'au moment de réunir mes nouvelles inédites j'ai été frappée par l'omniprésence des bêtes dans mon imaginaire et dans ma vie.

Maintenant tout le monde écrit là-dessus, sur ce grand sujet qui est loin d'être neuf. Je lisais Pierre Gascar (« Les bêtes », 1953) bien avant que les universitaires ne reconsidèrent son œuvre à la lumière des défis écologiques contemporains. J'avais pisté chez les écrivains russes les arbres irradiés de chants d'oiseaux ou de bourdonnements d'abeilles – il nous restera au moins ça, la littérature, pour nous souvenir que ça a existé. Je m'étais engloutie dans « Les grands bois » d'Adalbert Stifter, j'aurais voulu vivre derrière « Le mur invisible » de Marlene Haushofer – encore un roman précurseur. J'étais consciente que le thème des arbres coupés, de la forêt menacée, était déjà présent chez Tchekhov. Chez Mandiargues j'avais croisé une petite fille et son lapin qui avait fini en ragoût à la table familiale, une histoire de conflit de générations et d'émancipation féminine très sauvage. Chez Romain Gary, « Chien blanc » m'avait bouleversée et fait comprendre tous les racismes. Adulte, à la suite de mes parents qui ont planté de leurs mains des milliers d'arbres, j'ai milité très tôt en faveur de l'environnement. La disparition des papillons, l'effondrement de la population des oiseaux, je l'avais déjà noté avec inquiétude. Maintenant que cela fait la une des journaux, c'est presque un soulagement de se dire qu'on s'en rend enfin compte, alors que « Le printemps silencieux » de la biologiste Rachel Carson, qui alertait sur la disparition massive des oiseaux en raison de l'épandage des pesticides, date de 1962. Jusqu'il y a peu, une mince frange de la population s'en inquiétait, mais c'était, pour le grand public, inaudible. Je me souviens d'avoir dit à une personne de mon entourage, il y a plus de dix ans, que les hirondelles se raréfiaient d'année en année, et de l'avoir entendue me répondre « Et alors ? Les

dinosaures aussi ont disparu. » Une telle désinvolture, ou un tel aveuglement (parce que, après tout, une fois les hirondelles disparues, le ciel, en été, sera vide) me stupéfie.

3. Quel rôle pensez-vous que la littérature ait à jouer dans ce projet que l'on pourrait qualifier de sensibilisation à la sensibilité animale, et qui, en sciences comme en politique, s'articule progressivement ? Comment avez-vous procédé pour traduire cette sensibilité sans la trahir, sans vous approprier une pensée animale qui, par essence, nous reste étrangère ?

Certes tout cela s'articule « progressivement », mais bien trop tardivement. Vinciane Despret dit dans son dernier ouvrage « Habiter en oiseau », qu'au delà d'un certain seuil de raréfaction, les oiseaux – les animaux en général – cessent de se reproduire. Il y a donc des disparitions irréversibles. Il y en a toujours eu, mais jamais au rythme que nous connaissons aujourd'hui. Au même moment, les scientifiques semblent découvrir l'intelligence et la sensibilité des animaux, il suffirait de leur « poser les bonnes questions » (Vinciane Despret, encore), de jouer avec eux, en quelque sorte, d'égal à égal. C'est neuf, sans doute, cela participe d'une prise de conscience collective, enfin ! Mais tout cela, les enfants élevés au contact de la nature le savent, ils l'ont toujours su. Tolstoï le savait, lui qui a écrit, en 1885, « Le cheval », récit extraordinairement lucide de la vie d'un cheval à cette époque, de la manière dont il est fêté pour ses qualités, utilisé jusqu'à l'épuisement, pour finir par mourir délaissé de tous. Ce texte est une fable, la métaphore de nos destins d'humains, c'est aussi une réflexion sur les inégalités de classe, et sur la mort qui fauche indifféremment le riche et le pauvre, le notable et le canasson.

La littérature n'a, pour autant, aucun « rôle » à jouer. Tolstoï n'a pas écrit cette histoire pour délivrer un message, mais pour témoigner de ce qu'il observait tous les jours quant au traitement infligé aux dominés, bêtes ou gens. L'écrivain n'écrit pas « pour » (pour délivrer un message ou sauver le monde), il écrit « traversé » et ce qui le traverse saute de son époque sur la page. L'art d'écrire s'applique à ce que je dois écrire là où je me trouve, ce que je ne peux m'empêcher d'écrire dans ma situation, ce dont je rêve la nuit, aussi. Lorsque je vis des émotions inexprimables, violentes, pour lesquelles je n'ai pas de mots, des bêtes apparaissent dans mes rêves, ce qui n'est pas étonnant si l'on considère la manière dont on les traite pour que nous puissions manger de la viande tous les jours, par exemple. Parfois aussi les animaux arrivent dans mes rêves comme éclaireurs, comme figures de la liberté. Mon inconscient est peuplé de bêtes. Aussi n'ai-je pu m'empêcher de les mettre dans mes livres, de les prendre avec moi en toutes circonstances. C'eût été la même chose si j'étais née deux siècles plus tôt, sans me douter alors du désastre actuel. Quant à s'approprier une pensée animale, ce serait un abus de pouvoir ou la preuve d'une grande naïveté ou d'une sensiblerie qui est une forme de bêtise. Non. On tourne autour, on observe, on se lève à cinq heures du matin pour surprendre le chevreuil ou le renard, on demeure dans l'émerveillement face à une grâce qui nous dépasse, en même temps on lit des livres, on interroge des ornithologues, des forestiers, des scientifiques, et peu à peu on apprivoise les mystères de la vie animale. On ne peut prétendre à plus. Mes personnages, du reste, lorsqu'ils parlent d'un animal dont ils prennent soin, l'évoquent comme un autrui qui les séduit, les console, les accompagne un temps, et qu'il faut laisser libre de repartir, de rejoindre son territoire et la vie qui l'appelle. Ce n'est pas une appropriation. C'est un compagnonage. Un échange. Ce qu'il y a de plus proche de l'amour.

4. Considérez-vous que la séparation entre l'homme et la nature soit réparable ? On pourrait penser que « la lisière » est le lieu de cette réparation, un espace indéterminé où tombent les conventions humaines autant que celles que l'on attribue au monde animal. Mais cette séparation n'est-elle pas en lien avec le concept même de « nature », ce mot univoque derrière lequel sont renfermées une pluralité d'identités qui, chacune, entretiennent un rapport au monde particulier ? Comment s'exprimer quand le langage est source de controverse ? Nous pensons également à la curieuse polysémie que recouvrent les termes de « bête » et de « chienne », souvent sujets à débat.

La réparation se fait tous les jours. Des gens se battent pour cela, à la lisière, en effet, en prenant des risques (certains sont assassinés, au Brésil, en Indonésie), des gens prennent soin des grands singes en voie de disparition, des baleines, des oiseaux, des gens disent, écrivent, jouent, enregistrent les bruits de la nature qui disparaissent pour garder une mémoire de ce que nous

avons connu : un silence habité. Saint-Saens a composé le Carnaval des animaux qui lui a attiré moqueries et mépris et qui nous enchante aujourd'hui ; il avait compris que l'on peut rire des animaux comme des hommes, son humour nous rend le monde animal très proche, les attitudes y sont immédiatement perceptibles, le lent déplacement du cygne, par exemple, un peu pompeux, la vivacité des oiseaux des bois... Bienheureux les musiciens ! Car oui, le langage est source de controverse, d'ambiguïté, de malentendus, et le mot même de « nature » est un grand fourre-tout. Cependant un mot placé dans un certain cadre ne prête pas à confusion, tout dépend de la manière et surtout de l'art. Et du contexte. Alba, la chienne de Vinciane Despret qu'elle remercie pour sa patience à la fin de son livre « Habiter en oiseau », n'a rien à voir avec l'injure « chienne », évidemment. Autre exemple, « La chienne de Naha » est le titre d'un conte des Indiens Triqui du Mexique, conte que j'ai mis au début de mon roman éponyme, ce qui le place dans une certaine perspective, un peu à la manière du récit de la Genèse dans la Bible. Il s'agit de l'histoire du premier homme et de la première femme dans un village nommé Naha. Et ce que dit ce conte, dans sa violence symbolique, c'est que toute femme est femme ET chienne, humaine ET animale à la fois, et que si l'homme la prive de sa peau de chienne, de ses poils, de sa sauvagerie, elle est réduite à être l'esclave de l'homme et puis à se disputer avec lui jusqu'à la mort. Être chienne, ici, c'est un état noble. Conserver sa peau de chienne préserve « l'humanité » de la femme et la possibilité de l'entraide dans le couple. Personnellement, ma « peau de chienne », c'est l'écriture....

5. Dans vos écrits, il n'est pas rare que femmes et animaux se fondent, se confondent : par leurs « yeux de bête », leur prénom (la jeune fille baptisée de son prénom le chien abandonné de votre premier livre), leurs aptitudes (les religieuses de *Naha*, « résistantes comme le cochon, patientes comme le bœuf et endurantes comme l'âne »), etc. Le mal fait aux animaux et celui fait aux femmes apparaissent comme des thèmes récurrents de votre œuvre, et le rapport qu'ils entretiennent est particulièrement flagrant dans *La Chienne de Naha*, où le conte qui ouvre le récit met en scène une chienne se transformant en femme, dont la peau de bête se voit confisquée par l'homme afin de l'assigner à résidence et qui, ensuite, sera coupée en deux par ce même personnage. Tout cela n'est pas sans évoquer les réflexions éco-féministes, qui associent le mal fait à la nature à celui fait aux femmes. Que vous inspire ce courant de pensée, y trouvez-vous des analogies avec votre travail ?

À vrai dire je me fiche un peu des « courants de pensée »... même si je ne puis que constater que là où on maltraite les bêtes on maltraite aussi les femmes. Et que ce sont des jeunes femmes qui sont à la tête des marches pour le climat. Et que c'est parce qu'elles sont femmes qu'elles s'attirent des réactions d'une violence inqualifiable, de la part d'hommes dominants et en âge d'être leurs pères. Encore ne faut-il pas jeter l'homme avec la montée des eaux. Mon père était, sans le savoir, plus féministe que ma mère, les consignes patriarcales me sont venues par les femmes. Relire Annie Ernaux lorsqu'elle parle de son père : il y a des inversions, des destins d'hommes atypiques, discrètement révolutionnaires, qui aident les filles à grandir. Pour en revenir aux courants de pensée, ils m'intéressent moins que l'immense variété des histoires individuelles, histoires des gens, des territoires, des cours d'eau, de tel oiseau (« Le traquet kurde » de Jean Rolin, par exemple) car tout cela charrie du politique et de l'universel. C'est ça, le travail de la littérature. Va-t-on faire entrer la fable, le conte, le poème, dans le lit de Procuste des théories qui foisonnent? Il y a des coupables, oui, nous le sommes tous et toutes à une certaine échelle, complices d'un triste jeu qui trouve aujourd'hui sa limite. Mais la réponse genrée face à la destruction me semble insuffisante. Elle gomme le fait que ce sont avant tout les possédants qui consomment et détruisent, et que ce seront eux encore qui monteront dans l'arche salvatrice qui les transportera au-delà de l'effondrement. À moins qu'on n'assiste tout simplement à un carnage final où tout le monde sera perdant. Il y a quarante ans, Marguerite Yourcenar, pionnière dans la défense des milieux menacés et déjà consciente de l'extinction rapide des espèces, disait « si l'homme survit, ce qui n'est pas sûr... » et plaidait d'une part pour un changement radical en politique et d'autre part pour une éducation où l'enfant apprendrait qu'il dépend de tous les êtres vivants. Elle a cette parole magnifique, dans ses entretiens avec Matthieu Galey (« Les yeux ouverts ») : « C'est un gain immense de s'apercevoir que la vie n'est pas incluse seulement dans la forme en laquelle nous sommes accoutumés à vivre, qu'on peut avoir des ailes au lieu de bras, des yeux optiquement mieux organisés que les nôtres, au lieu de poumons, des branchies ». On

sait par ailleurs qu'elle soutenait financièrement nombre d'associations. Certes, notre engagement d'artistes est sur la page, la toile, le scénario, l'image, le clavier, la scène, etc. Cela ne nous empêche pas de nous mobiliser, d'être actifs dans des associations, de mettre notre plume au service de certaines causes. Nous ne sommes pas dans une tour d'ivoire, nous sommes des éponges qui parcourons le monde pour nous gorger d'expériences. Et si le conte de « La chienne de Naha » dit beaucoup du machisme au Mexique, je me suis intéressée aussi dans ce livre à l'instruction des jeunes filles Triqui, qui leur permet d'aider leurs familles autrement qu'en existant comme « bêtes de somme ». J'œuvre dans ce sens - l'éducation des jeunes indiens, et des filles en particulier - en lien avec une association belgo-mexicaine qui s'en occupe depuis quarante ans. Pour en revenir au pouvoir de la littérature, je pense sincèrement que les gens sont avant tout marqués par des histoires individuelles, généraliser et théoriser ne fait que réduire ces récits à leur plus petit dénominateur commun, à les désosser. Bien sûr, l'éco-féminisme peut être fédérateur, d'autant que partout dans le monde des femmes cultivent la terre et travaillent ensemble avec des visions innovantes. Mais va-t-il récupérer Marlene Haushoffer pour « Le mur invisible » ? Va-t-on me récupérer, moi, pour #Me Too après « La mémoire de l'air » ? Je ne pense pas qu'un écrivain soit instrumentalisable. Les écrivains n'ont pas attendu notre époque pour nous apprendre l'histoire politique et sociale à coups de fictions passionnantes. En résumé : je préfère continuer à écrire sans me demander quelle cause je vais servir. Il ne me reste pas tellement d'années pour écouter ce que disent les gens, comprendre ce qui les fait agir et réagir, et leur donner leur juste place dans mes livres, dans un contexte que je prends le temps de détailler. Ainsi les qualificatifs « bestiaux » appliqués aux religieuses de mon livre ne viennent pas d'elles, ils sont le fait de leur évêque qui vient leur rendre visite une fois par an et à qui on réserve la plus belle chambre. Ces jeunes religieuses d'extraction souvent très modeste tiennent une école primaire et tentent d'éviter qu'on marie les filles à l'âge de treize ans avec des inconnus nettement plus âgés qu'elles, pour une vie de servage. Ce faisant elles constituent encore aujourd'hui un pôle d'équilibre et de soutien des femmes – donc des familles – dans une région très isolée et violente. Or, par les mots que je cite, l'évêque, leur supérieur, leur « père spirituel », les rabaisse, les réduit à leur rôle de travailleuses forcées : le bétail du clergé masculin. Ce n'est pas par hasard si elles m'ont raconté, malicieusement, ce que leur évêque disait d'elles : elles m'ont sentie réceptive à l'ironie féminine. L'ironie est une réponse subtile, légère, au machisme ordinaire, une manière de répliquer « à côté » tout en filant ailleurs, je veux dire sans entrer dans un jeu dont les rôles sont fixés depuis si longtemps qu'on ne voit pas toujours très bien ce qui change, même si certains nous prédisent, après # MeToo, l'avènement des « hommes justes »... L'ironie est une manière de se dégager afin de poursuivre son chemin : on nous a déjà fait perdre trop de temps, nous avons mieux à faire.

CL